

Corpus : Rapport de l'Homme à la machine

Texte 1 : Ferdinand CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1932 : Les usines Ford

Et j'ai vu en effet des grands bâtiments trapus et vitrés, des sortes de cages à mouches sans fin, dans lesquelles on discernait des hommes à remuer, mais remuer à peine, comme s'ils ne se débattaient plus que faiblement contre je ne sais quoi d'impossible. C'était ça Ford ? Et puis tout autour et au-dessus jusqu'au ciel un bruit lourd et multiple et sourd de torrents d'appareils, dur, l'entêtement des mécaniques à tourner, rouler, gémir, toujours prêtes à casser et ne cassant jamais. [...]

Une fois rhabillé, nous fûmes repartis en files traînardes, par groupes hésitants en renfort vers ces endroits d'où nous arrivaient les fracas énormes de la mécanique. Tout tremblait dans l'immense édifice et soi-même des pieds aux oreilles possédé par le tremblement, il en revenait des vitres et du plancher et de la ferraille, des secousses, vibré de haut en bas. On en devenait machine aussi soi-même à force et de toute sa viande encore tremblante dans ce bruit de rage énorme qui vous prenait le dedans et le tour de la tête et plus bas vous agitant les tripes et remontait aux yeux par petits coups précipités, infinis, inlassables. À mesure qu'on avançait on les perdait les compagnons. On leur faisait un petit sourire à ceux-là en les quittant comme si tout ce qui se passait était bien gentil. On ne pouvait plus ni se parler ni s'entendre. Il en restait à chaque fois trois ou quatre autours d'une machine.

On résiste tout de même, on a du mal à se dégoûter de sa substance, on voudrait bien arrêter tout ça pour qu'on y réfléchisse, et entendre en soit son cœur battre facilement, mais ça ne se peut plus. Ça ne peut plus finir. Elle est en catastrophe cette infinie boîte aux aciers et nous on tourne dedans et avec les machines et avec la terre. Tous ensemble ! Et les milles roulettes et les pilons qui ne tombent jamais en même temps avec des bruits qui s'écrasent les uns contre les autres et certains si violents qui déclenchent autour d'eux comme des espèces de silences qui vous font un peu de bien.

Ferdinand CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

Texte 2 : Mary Shelley, *Frankenstein*, chapitre V, 1818.

Ce fut par une lugubre nuit de novembre que je contemplai mon œuvre terminée. Dans une anxiété proche de l'agonie, je rassemblai autour de moi les instruments qui devaient me permettre de faire passer l'étincelle de la vie dans la créature inerte étendue à mes pieds. Il était déjà une heure du matin ; une pluie funèbre martelait les vitres et ma bougie était presque consumée, lorsqu'à la lueur de cette lumière à demi éteinte, je vis s'ouvrir l'œil jaune et terne de cet être ; sa respiration pénible commença, et un mouvement convulsif agita ses membres.

Comment décrire mes émotions en présence de cette catastrophe, ou dessiner le malheureux qu'avec un labeur et des soins si infinis je m'étais forcé de former ? Ses membres étaient proportionnés entre eux, et j'avais choisi ses traits pour leur beauté. Pour leur beauté ! Grand Dieu ! Sa peau jaune couvrait à peine le tissu des muscles et des artères ; ses cheveux étaient d'un noir brillant, et abondants ; ses dents d'une blancheur de nacre ; ses ses merveilles ne produisaient qu'un contraste plus horrible avec les yeux transparents, qui semblaient presque de la même couleur que les orbites d'un blanc terne qui les encadraient, que son teint parcheminé et ses lèvres droites et noires.

Les accidents variés de la vie ne sont pas aussi sujets au changement que les sentiments humains. Depuis près de deux ans, j'avais travaillé sans relâche dans le seul but de communiquer la vie à un corps inanimé. Je m'étais privé de repos et d'hygiène. Mon désir avait été d'une ardeur immodérée, et maintenant qu'il se trouvait réalisé, la beauté du rêve s'évanouissait, une horreur et un dégoût sans bornes m'emplissaient l'âme. Incapable de supporter la vue de l'être que j'avais créé, je me précipitai hors de la pièce, et restai longtemps dans le même état d'esprit dans ma chambre, sans pouvoir goûter de sommeil. La lassitude finit par succéder à l'agitation dont j'avais auparavant souffert, et je me précipitai tout habillé sur mon lit, essayant de trouver un instant d'oubli. Mais ce fut en vain : je dormis, il est vrai, mais d'un sommeil troublé par les rêves les plus terribles. Je croyais voir Elizabeth, dans la fleur de sa santé, passer dans les rues d'Ingolstadt. Délicieusement surpris, je l'embrassais ; mais à mon premier baiser sur ses lèvres, elle revêtait la lividité de la mort ; ses traits paraissaient changer, et il me semblait tenir en mes bras le corps de ma mère morte ; un linceul l'enveloppait, et je vis les vers du tombeau ramper dans les plis du linceul. Je tressaillis et m'éveillai dans l'horreur ; une sueur froide me couvrait le front, mes dents claquaient, tous mes membres étaient convulsés : c'est alors qu'à la lumière incertaine et jaunâtre de la lune traversant les persiennes de ma fenêtre, j'aperçus le malheureux, le misérable monstre que j'avais créé. Il soulevait le rideau du lit ; et ses yeux, s'il est permis de les appeler ainsi, étaient fixés sur moi. Ses mâchoires s'ouvraient, et il marmottait des sons inarticulés, en même temps qu'une grimace ridait ses joues. Peut-être parla-t-il, mais je n'entendis rien ; l'une de ses mains était tendue, apparemment pour me retenir, mais je m'échappai et me précipitai en bas. Je me réfugiai dans la cour de la maison que j'habitais, et j'y restai tout le reste de la nuit, faisant les cent pas dans l'agitation la plus grande, écoutant attentivement, guettant et craignant chaque son, comme s'il devait m'annoncer l'approche du cadavre démoniaque à qui j'avais donné la vie de façon misérable.

Ah ! Aucun mortel ne pourrait supporter la vue de ce visage horrible. Une momie à qui le mouvement a été rendu ne saurait être aussi hideuse. Je l'avais contemplé avant qu'il fût achevé ; il était laid, sans doute ; mais quand ses muscles et ses articulations purent se mouvoir, cela devint une chose telle que Dante lui-même n'aurait pu la concevoir.

Mary Shelley, *Frankenstein*, 1818, Chapitre V.

Texte 3: PK DICKS, *Minority Report* , 1956, Les precogs

Anderton, agent de la section Précrime, fait visiter les locaux à Witwer envoyé par le ministère pour juger du fonctionnement de cette police.

« Les voilà, dit sèchement Anderton. Qu'en pensez-vous ? »

Dans la pénombre baragouinaient trois idiots dont les moindres émissions vocales, si incohérentes et aléatoires qu'elles soient, étaient analysées, comparées, réorganisées sous forme de symboles visuels, transcrites sur des cartes perforées classiques et dirigées vers différents canaux codés. Et toute la journée les idiots jacassaient, emprisonnés dans des fauteuils à haut dossier qui les contraignaient à se tenir bien droits fermement maintenus par des cerclages métalliques, des masses de câbles et des grappins. Sur le plan physique, on subvenait automatiquement à tous leurs besoins. Quant aux exigences spirituelles, ils en étaient dépourvus. Véritables légumes, ils se contentaient de bredouiller, de sommeiller – l'existence réduite à sa plus simple expression. Ils étaient dotés d'un esprit primitif, confus, perdu dans les ombres.

Mais ce n'étaient pas les ombres du présent. Car avec leur tête aux proportions anormales et leur corps au contraire tout ratatiné, ces trois créatures bafouillantes et gauches voyaient bel et bien l'avenir. Ce que les machines analytiques enregistraient, c'étaient des prophéties, et quand les trois idiots precogs parlaient, elles écoutaient attentivement.

Pour la première fois, Witwer perdit sa belle assurance. Le désarroi et le dégoût mêlés envahirent son regard, mélange de honte et de violente réprobation morale.

« Ce n'est pas beau à voir, murmura-t-il. J'ignorais qu'ils étaient si... » Il s'agita, cherchant le mot juste « si difformes.

- Difformes et attardés, acquiesça aussitôt Anderton. Surtout cette fille, là Donna. À quarante-cinq ans, elle en paraît dix. Leur don de précognition absorbe tout le reste. Le lobe spi modifie radicalement l'équilibre de l'aire frontale. Mais qu'est-ce que ça peut nous faire ? Du moment que nous obtenons des prophéties. Ils nous transmettent ce que nous avons besoin de savoir. Eux n'y comprennent rien, mais nous, si ».

Impressionné, Witwer alla s'immobiliser devant les machines, à l'autre bout de la pièce.

« Ce sont des noms trouvés par le système ? Questionna-t-il.

- Manifestement, oui (...). Une grande partie des données qu'ils nous fournissent ne nous sont d'aucune utilité parce qu'elles sont sans rapport avec nos recherches. Nous les communiquons aux organismes intéressés, qui, à leur tour, nous en renvoient d'autres. Chaque département de premier plan possède sa réserve de précieux *singes*, répond Anderton.

- Des singes ? » Mal à l'aise, Witwer le regarda fixement. « Ah, je comprends. Les trois singes qui ne voient pas, ne parlent pas, n'entendent pas. Très bien trouvé.

- C'est surtout très approprié ». Machinalement Anderton ramassa les nouvelles cartes éjectées par les appareils. « Il ne sera tenu aucun compte de certains de ces noms. Pour le reste, la plupart ne prédisent que des délits mineurs : vols, fraudes fiscales, agressions, chantages. Comme vous le savez certainement, Précrime a réduit la criminalité de quatre-vingt-dix-neuf virgule huit pour cent. Le meurtre ou la trahison sont devenus très rares, puisque le coupable sait que nous allons l'enfermer en camp de détention une semaine avant qu'il puisse commettre son crime.

PK DICKS, *Minority Report*, 1956

Texte 4 : Le liseur du 6h27, Jean-Paul Didierlaurent, 2014, La Zerstor 500

Après avoir amorcé la pompe et basculé les interrupteurs sur la position ON, il écrasa du pouce le bouton vert sur lequel Brunner rêvait un jour d'appuyer. Guylain compta jusqu'à cinq puis relâcha la pression. Il fallait toujours compter jusqu'à cinq, ni plus, ni moins. Trop court, ça ne partait pas, trop long, et vous noyiez l'ensemble. L'enfer se méritait. Du haut de sa passerelle de capitaine au long cours, Kowalski ne perdait pas une miette de ses faits et gestes. Le bouton clignota une dizaine de secondes avant de briller de tous ses feux. D'abord, il ne se passa rien. À peine un tressaillement du sol lorsque la Chose lança un premier hoquet de protestation. Le réveil était toujours laborieux. Elle rotait, crachotait, paraissait rechigner à s'élancer mais une fois la première gorgée de fioul passée, la Chose se mettait en branle. Monta d'abord du sol un grondement sourd suivi aussitôt d'une première vibration qui partit à l'assaut des jambes de Guylain avant de traverser son corps tout entier. Bientôt, le hangar se mit à trembler du sol au plafond au rythme des coups de batoir du puissant moteur diesel. Le casque antibruit vissé à ses oreilles peinait à freiner le fracas de l'enfer qui se déchaînait. Plus bas dans le ventre de la Zerstor, les marteaux s'activèrent et s'entrechoquèrent, fer contre fer, dans un bruit de fin du monde. Plus loin, les couteaux s'agitèrent avec frénésie, scintillant de toutes leurs lames dans les profondeurs ténébreuses. Un sifflement strident s'éleva du trou lorsque l'eau jaillit des buses, suivi presque aussitôt d'une colonne de vapeur qui s'en alla caresser le toit de l'usine. La fosse exhalait des relents de papier moisi. La Chose avait faim.

Guylain invita du bras le premier camion à présenter son cul devant le quai de déchargement. Le trente-huit tonnes manœuvra en piaffant de tous ses chevaux et bascula sa benne. L'avalanche de livres cascada sur le parterre bétonné dans un nuage de poussière grise. Assis aux commandes du bulldozer, Brunner qui bouillait d'impatience entra aussitôt en action. Derrière le pare-brise sale du bull, ses yeux luisaient d'excitation. L'énorme lame vint balayer la montagne de bouquins pour la précipiter dans le néant. L'inox du déversoir disparut sous le flot de livres. Les premières bouchées étaient toujours délicates. La Zerstor était un ogre qui avait ses humeurs. Il arrivait parfois qu'elle s'engorgeât, victime de sa propre voracité. Elle calait alors bêtement en pleine mastication, la gueule remplie à ras bord. Il fallait alors près d'une heure pour vider l'entonnoir, désenclaver les cylindres des trop nombreux livres déjà prisonniers des marteaux, désengorger un à un tous les rouages avant de réamorcer la pompe. Une heure pour Guylain à se contorsionner dans les entrailles puantes, à suer toute l'eau de son corps et à subir les invectives d'un Kowalski plus énervé que jamais dans ces moments-là. La Chose ce matin s'était levée du bon piston. Elle happa et engloutit sa première ration d'ouvrages sans le moindre hoquet. Les marteaux, trop heureux de croquer autre chose que du vide, s'en donnèrent à cœur joie. Même les échines les plus nobles, les reliures les plus solides se retrouvèrent broyées en quelques secondes. Par milliers, les ouvrages disparurent dans l'estomac de la Chose. La pluie brûlante que crachaient sans relâche les buses de part et d'autre du trou rabattait vers le fond de l'entonnoir les rares feuilles volages qui tentaient de s'en échapper. Plus loin, les six cents couteaux prirent le relais. Leurs lames affûtées réduisirent ce qui restait des feuilles de papier en fines lamelles. Les quatre grands malaxeurs terminèrent le travail en transformant le tout en une mélasse épaisse. Plus aucune trace ne subsista des livres qui gisaient encore quelques minutes auparavant sur le sol du hangar. Il n'y avait plus que cette charpie grise que la Chose expulsait dans son dos sous la forme de gros étrons fumants qui tombaient dans les bacs en émettant d'affreux bruits humides. Cette pâte à papier grossière servirait un jour prochain à fabriquer d'autres livres dont un certain nombre ne manqueraient pas de finir à nouveau ici, entre les mâchoires de la Zerstor 500. La Chose était une absurdité qui mangeait avec une gloutonnerie abjecte sa propre merde. Souvent, à la vue de cette boue épaisse que chiait sans discontinuer la machine, Guylain repensait à cette phrase que le vieux Giuseppe lui avait sortie du haut de ses trois grammes quelques jours à peine avant le drame : « N'oublie jamais ça, petit : on est à l'édition ce que le trou du cul est à la digestion, rien d'autre ! »

Jean-Paul Didierlaurent, *Le liseur du 6h27*, 2014